

Yan ALLEGRET

Projet SOLO
Etape 1

I WILL DIE WHEN
YOU'LL GO AWAY

Solo pour un acteur

Ce texte a écrit notamment à l'occasion d'une résidence d'écriture à la Chartreuse de Villeneuve-Les-Avignon (CNES). Yan Allegret est boursier du Centre National du Livre 2002.

A celui à venir
A celle à venir
A celle-là

Que ferais-je je ferais comme hier comme aujourd'hui
regardant par mon hublot si je ne suis pas seul
à errer et à virer loin de toute vie
dans un espace pantin
sans voix parmi les voix
enfermées avec moi

Samuel Beckett

Je n'ai pas encore vaincu ce que je combats, mais je ne suis pas
vaincu non plus et, ce qui est le plus important, je n'ai pas
encore capitulé. Je me déclare en état de guerre totale.

Fritz Zorn

Est-ce qu'on peut éteindre la lumière. S'il vous plaît. Tout éteindre. Merci. Et puis si l'obscurité n'y est pas on va... Et merde. Merde. Merde. Considérons que l'obscurité y est. Revenons à ça. Tout part de là. Peut-être. L'obscurité, c'est la meilleure manière. Non. Il y a une fatigue de la lumière. Partout. Dans les rues. Dans les villes. Il y a cette nécessité hystérique d'éclairer. De faire la lumière. De faire comprendre. On ne peut pas supporter l'ombre. Parce que l'ombre, c'est finalement la preuve. Non, ce n'est pas une preuve. Non. Parce que l'ombre, c'est. Ça fait appel à toute la complexité qu'on a. C'est l'ombre intérieure, c'est l'ombre d'avant le spectacle, c'est l'ombre. C'est ce qu'on ne comprend pas, c'est ce qui n'est pas expliqué. Ce qui n'est pas expliqué. C'est l'invisible. L'obscurité, c'est le terrain de départ de l'invisible. Je crois. Dans le noir, on est plus profonds. Dans le noir. L'obscurité nous rend plus profonds que nous sommes. Et puis, perte des repères, forcément. D'ailleurs, moi qui suis en train de parler, peut-être que je parle dans un micro juste à côté. Peut-être que je suis dans la pièce à côté et que je vous observe. Et je parle en vous observant. Peut-être aussi que ma voix est enregistrée, mais je suis à côté. Peut-être que je suis assis dans le public avec vous et que j'écoute cette voix. Peut-être que je suis assis juste à côté de vous. Ou bien encore. J'ai enregistré cela et je suis totalement ailleurs. Peut-être que je joue un autre spectacle ailleurs. Dans une autre ville. Mais à vrai dire, je n'ai pas très envie de savoir où je suis. La seule chose qui importe, c'est ce qui naît de l'obscurité. Je crois que rester dans le noir finalement, c'est peut-être la meilleure façon de tomber amoureux. Ou peut-être que c'est une tentative. Une tentative un peu de survie.

2

Je vous ai attendus.

Cloîtrés dans cette sorte de refuge.

En aparté.

En sursis, aussi.

Il faudrait que je tombe amoureux.

Il faudrait que je sache enfin si je fais partie du monde ou pas.

Il faudrait que cela m'apporte sur le plan affectif. De nouveaux amis. Oui. Peut-être.

Ou non.

Bon alors à défaut d'ami de l'argent. Oui. Voilà. Il faudrait que je gagne plus d'argent.

Quelque chose me presse et déjà j'ai envie de partir.

Je n'y arriverai jamais.

J'y arriverai.

J'ai attendu ce moment. Je l'ai espéré, je l'ai craint.
Je l'ai même répété.
Je vous ai attendu.
Attente du moment. Espoirs. Craintes.
On imagine tant de choses.
Tant de possibilités.

Nous pourrions rester comme cela.
A l'abri.
Protégés de toute déception. De tout événement.
Sans rien faire.
Parce que si rien n'est fait, rien n'est raté.
Et nous sommes indemnes.
Alors.
Retardons, retardons.

Vous ne pourrez sûrement pas tout saisir et je ne pourrai certainement pas tout dire.
Mieux vaut faire nos deuils tout de suite.
Plutôt qu'à la fin, seuls dans le hall ou dans la loge,
Avec un goût de regret dans la bouche.

Seule certitude: je ne peux plus partir.
Quand bien même tous s'en iraient je devrais poursuivre seul.
Ce que j'ai à faire.

L'ombre contient tous les décors. Tous les spectacles. Tous les rôles.

Il faudrait que ça n'aille pas plus loin que cela.

Tout est encore possible.
Tous les décors. Tous les spectacles.
Et tous les rôles.

.

Peut-être vaudrait-il mieux tout faire dans le noir.

Tout faire dans le noir.

Et puis comme ça, tous ceux qui viendront me voir demain et qui me diront: « je n'ai pas aimé » je pourrai leur répondre « Moi non plus. Je n'étais pas là. Dans l'obscurité ce n'était que ma voix. Enregistrée par quelqu'un d'autre. Pendant tout le spectacle. Moi hier soir, j'étais au bar. J'étais allé dans un autre théâtre, un meilleur. J'étais dans un restaurant chic payé avec la recette. Je n'étais pas là. J'étais ailleurs.»

Celui qui parle est-il un type normal.
Celui qui parle le retour.
Pas de pitié pour celui qui parle.
Celui qui parle ne sera jamais un grand acteur.
L'apocalypse de celui qui parle.
Celui qui parle destruction finale.
Celui qui parle vous aime.
Pas d'espoir pour celui qui parle.
Allez tous vous faire foutre.
Don't let down the one who talks
Le meilleur de celui qui parle.
Je ne sais plus du tout ce que je suis en train de dire.
Le spectacle étonnant de celui qui parle.
Il y a ici quelqu'un qui cherche de l'aide.
Celui qui parle vous aide à sortir de la dépression.
L'enfer de celui qui parle
Celui qui parle se met au pied du mur.
Quel avenir pour celui qui parle?
On oubliera vite celui qui parle.
Epilogue.
Achetez celui qui parle.
Celui qui parle ne sait pas se vendre.
C'est toujours quelqu'un d'autre qui parle.
Celui qui parle traverse une mauvaise passe.
Celui qui parle vous ressemble.
Votre silence n'affectera pas celui qui parle.
J'ai tout raté par celui qui parle
Celui qui parle n'a rien à dire.
Voudriez-vous être Celui qui parle? Non? Je vous comprends.
Celui qui parle finit toujours par se taire.
Ce qu'il reste de celui qui parle
C'est quand même merveilleux le théâtre, non ? par Celui qui parle.
Ou: on est tous seuls et on va tous crever.

M'absenter.

M'absenter dans le sommeil.

Dans l'alcool.

Dans des marches inutiles à travers la ville.

Dans des larmes qui restent coincées dans la gorge.

Je disais donc.

Intuition que la fin approche, le sursis se termine. Il faut trouver un masque, un moyen de protection, n'importe quoi.

La lumière va venir.

Je la sens venir.

Aussi certainement que l'aube elle va venir.

Elle emportera tout.

Je vais être seul.

On verra bien que je suis seul.

La lumière va dévoiler l'inexistence de mon décor.

Et le tremblement de mes mains.

Je ne suis pas prêt.

Je ne suis pas prêt.

Dites moi.
Que jouer.
Quel nom prendre.
Quel masque.
La lumière va venir.
Quel masque.
L'homme.
Le mort.
L'enfant.
La jeune fille.

Le phénix, peut-être.
Oui.
Je pourrais être un phénix.
Je pourrai prendre les traits de l'oiseau.
La lumière va venir.
Voilà mon masque.
Je suis. Un phénix.
Celui qui se consume pour renaître.
Celui qui renaît pour se consumer à nouveau.
Je suis. Un phénix.
Voilà mon spectacle.

Récit du phénix.

Rien.

Rien d'autre à part lui.

Aucun décor. Que l'espace. Vide.

Il est sorti de sa retraite. De sa loge.

Et s'est posté là silencieusement.

Sous le regard de l'assemblée.

Ce n'est pas la première fois.

Dans cet endroit vide.

Face à l'assemblée.

Il était déjà là hier.

Il y a une demi-heure.

Il y a mille ans.

De toute éternité.

Il était déjà là.

Même absence de décors.

Même absence de quelqu'un d'autre que lui dans l'espace.

Assis au point central. Les ailes repliées.

Il s'est grimé devant la glace. Il a parfait son maquillage.

Puis s'est assis seul devant l'assemblée.

Figé.

Comme fixé de tout temps dans cette posture au centre de l'espace.

Un temps.

Il se lève. Etire ses pattes.

Il part de son point central.

Il part vers le fond.

Entraînant derrière lui une longue traînée de plumes.

Semblable aux traînes de ces grandes mariées.

Il part dans la forêt.

Une toile peinte en fond de scène.

La forêt.

Lui seul pour faire les animaux, les hommes, et toutes les nuances qui existent entre eux.

Il s'arrête à la lisière, contemple un instant le détail des arbres peints.

Changement de lumière et bruits de la forêt sur revox.

Il pénètre dans la forêt. Il marche dans un équilibre instable.

Il chemine dans la forêt. Sans texte.

S'agenouille au pied d'un arbre; prend entre ses ailes des branches mortes à terre. Décroche des morceaux d'écorce avec son bec.

Ramasse au sol des brassées de feuilles. Laisse des traces de ses pattes dans l'argile.

Un temps.

Il réapparaît dans l'espace d'origine.

Changement de lumière.

Il retourne au point central, y dépose délicatement les broussailles et les branches. Il les empile les unes sur les autres, adroitement, avec ses pattes.

Jusqu'à former un petit monticule.

Il repart. S'arrête à la lisière en fond de scène. Changement de lumière. Retourne dans la forêt collecter le bois, l'herbe et les branchages. Plusieurs fois. A nouveau les traces. A nouveau les bruits de la nature diffusés par hauts parleurs. Il revient déposer sa charge sur le monticule. Changement de lumière. Plusieurs fois va et vient ainsi.

Au centre de l'espace il y a maintenant un lit de feuilles, d'écorce, de branches aromatiques.

Il s'arrête, recule et contemple le lit.

Il ne repart pas en forêt.

Il grimpe sur le monticule. S'y installe. S'y assoit.

Il reprend sa position initiale. Les pattes repliées. Sur l'amas de branchages.

Le regard tourné vers l'assemblée.

Descente progressive de la lumière.

On entend des claquements de becs.

Silence.

Puis des claquements de bec à nouveau.

Silence.

Dans la presque obscurité.

On entend le sifflement de sa respiration.

Il souffle sur les branchages.

Silence.
Encore un claquement de bec.
Puis percussion des ailes.
La machine à fumée se met en route depuis la coulisse.
Percussion des ailes. Puis friction.
Action naturelle du soleil peint sur le mur en fond de scène.
Un temps.
Puis c'est le plein feu. Brutalement. L'embrasement.
Projecteurs à pleine puissance.
Le plateau éclairé de toutes parts. Le bûcher prend feu aussitôt.
Les premières flammes consomment son plumage.
Des éclats de rouges, de bleus, de l'or.
Sous le regard de l'assemblée
Il reste au centre de l'espace.
La machine à fumer dégorge.
Il ne se débat pas.
Il se lève lentement de sa position initiale. Au milieu des flammes.
Et il danse. Sur le bûcher. Il danse.
Mais de manière quasi-immobile. Sans quitter le point central.
Il pourrait s'enfuir d'un battement d'ailes s'il le voulait.
Il pourrait abandonner son costume et repartir chez lui, sans croire ni à la forêt,
ni à l'incendie, ni au danger.
Rien n'est vrai.
Rien n'est vrai.
Il ne part pas. Il reste au centre, éclairé de toutes parts.
Il brûle dans la lumière.
Et danse.
Des étirements très lents des ailes. Sa bouche modèle un cri, mais le cri ne naît
pas. Tout le reste du corps, baigné dans les flammes apparaît calme, presque
abandonné, livré au rythme de l'incendie.
L'odeur du bois odorant emplit l'espace.
Le brouillard des machines à fumée s'épaissit. Jusqu'à masquer son corps
entièrement. Jusqu'à masquer le feu lui-même. Il disparaît. Tout disparaît. Le
brouillard étouffe l'incendie.
Changement de lumière.
Un tas de cendres.

Des cendres de bois. De broussailles. De lui.
C'est l'entracte.
Il ne se passe rien.
Sinon les braises qui peu à peu s'éteignent.
La fumée se disperse. L'attention se défait.
C'était un beau spectacle.
C'était bien joué.
Il est en poussière. Il joue la poussière. Il la joue bien.
L'assemblée n'attend plus. Elle se dissout avec paresse.
Mais lui demeure sous les braises. Encore vivant.
Dans le cœur de la terre.
Dans sa trappe. Dans son néant.
Couvert de poussières et de cendres.
Connaissant la suite.
Par cœur connaissant le déroulement des choses.
De tout temps.
De toute éternité sachant sa renaissance.
Il attend le bon moment.
Celui de sa propre révélation.
La lumière rouge dans la trappe donne le signal de l'apparition.
Elle l'éclaire.
Il réapparaît. Dans un jaillissement de cendres.
Drapé dans un costume aux motifs encore plus éclatants.
Il déplie ses ailes. Pour la première fois.
Le maquillage luit sous la lumière. Les ailes dépliées sont immenses.
C'est le final. Il l'a attendu.
Sa fausse mort. Sa vraie mort.
Les ailes dépliées sont immenses.
Il regarde l'assemblée partie.
Il se révèle dans toute sa grandeur. Tel qu'il n'est pas.
Tel qu'il sera à présent pour un cycle de mille ans.
Tel qu'il est écrit.
C'est Broadway.
Il part. Verticalement.
Dans un crissement de poulies.
Il disparaît lentement dans les cintres.

Le brouillard est aussitôt recyclé en nuages.
Toile peinte en fond de scène: les éthers.
On voit son ombre sur la toile.
Qui bouge, imperceptiblement.
Lui, plus haut, est coincé près du plafond.
Il plane dans son épilogue.
Dans son drapé de plumes.
Il mime un vol innommable qui le ferait s'approcher d'une grâce strictement mortelle.
Un vol d'une demi-heure.
De mille ans.
L'ombre sur la toile peinte évolue avec majesté dans des éthers artificiels.
Rien n'est vrai.
Rien n'est vrai.
Mais il continue à mimer son vol.
Il est suspendu à son câble. A son artifice. Il règne dans sa vacuité.
Descente finale de la lumière.
On entend sa voix, son cri.
Une voix qui vient des cintres. Ou des hauts parleurs.
Qui répète, annonce ou murmure les mêmes mots, comme ivre.
En boucle pour mille ans.
Broadway. Broadway. Broadway.

Et tous ces mots que je dis.
Toutes ces phrases que je lance.
Rien n'est à moi.
Rien ne m'appartient.
Ce sont les mots d'un autre.
Qui les a écrits ?
Moi, je redis.
Je répète.
Je répète les mots d'un autre.
Et je sais que l'autre, c'est moi.

Epilogue.

« Tout est un mensonge.
Tout ce qu'on entend.
Tout ce qu'on voit.
Il en dégueule de partout.
Ca n'arrête pas.
Un mensonge après l'autre.
T'es dans une boîte.
Une boîte qui se déplace.
Ils veulent que tu meures.
Ou que tu mentes avec eux.
Il n'y a qu'une seule chose à faire.
Trouver quelque chose qui est à soi.
Se fabriquer une île.
Si je ne te revoie pas.
Que je ressente le manque.
Jette moi un regard.
Et ma vie sera à toi. »*

Et là face à vous, j'ai oublié ce que je voulais dire.
J'ai oublié.
J'ai oublié.

Moscou- Villeneuve-les-Avignon-Paris
Janvier-Juillet 2002

*Terence Mallick. « La ligne Rouge ».